

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PÈRE L'ÉGOUINE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 23 FÉVRIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOUINE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

CAUSERIE DU DIMANCHE.

A TOUS!

PATRONS ET OUVRIERS.

Sans cesse, vous entendez parler de la question sociale.

Et vous vous demandez :

La question sociale, qu'est-ce que c'est ?

Or, beaucoup vous répondent : "De question sociale, il n'y en a pas dans ce pays. Que l'on parle de la question sociale pour la vieille Europe qui tremble, blême de peur, sur un volcan : à la bonne heure !

Mais au Canada, il n'y a pas de question sociale."

Ceux qui parlent ainsi se trompent étrangement.

Il y a ici, bien qu'à un moindre degré d'intensité, toutes les misères, toutes les causes de malaise, de désordre et de ruine, qui menacent sans cesse le vieux monde.

Le danger est moins grand ; il ne menace pas toujours immédiatement ; mais il existe !

N'avons-nous pas ici la guerre tantôt grondant sourdement dans l'ombre, tantôt éclatant au grand jour, entre le capital et le travail ?

N'avons-nous pas, de temps à autre, la faim qui sévit au sein de nos classes ouvrières ? N'avons-nous pas la modicité excessive des salaires laissant quelquefois, l'ouvrier dans l'impossibilité absolue de subvenir à tous les besoins de la famille ?

Et alternant avec cette baisse excessive des salaires, n'avons-nous pas, éclatant sur toute la ligne la banqueroute générale des industriels, la ruine sur toute la ligne du capital surchargé outre mesure par la charité excessive des salaires ?

N'avons-nous pas les grèves ?

Eh ! bien : avec les grèves, la lutte du capital et du travail, la banqueroute, les chaumages, l'antagonisme entre les classes aisées et ses classes industrielles, il n'y a pas à se le dissimuler, nous avons la question sociale.

Et si elle s'impose à notre attention, à notre étude d'une manière moins impérieuse qu'en Europe, il ne s'en suit pas que nous devons la perdre de vue.

Patrons, comme ouvriers, vous avez un intérêt commun à l'étudier pour apprendre quels sont les moyens de la régler tout en évitant des désastres qu'elle entraîne avec elle.

Remarquez-le : cette question sociale elle se résume, si non en principe, du moins sous son aspect matériel et pratique, dans ces mots :

1o Faire le bonheur des diverses classes de la société en augmentant, autant que possible, leur perfectionnement et leur bien-être, et en adoucissant en autant que faire se peut la peine du travail et les misères de la vie.

2o Dépendre la religion, l'autorité, la famille, la propriété qui sont les bases de l'ordre social et maintenir l'harmonie entre les diverses classes de la société.

Patrons et ouvriers :

Les temps deviennent de plus en plus difficiles. Les bénéfices se font plus rares, le travail manque au moins partiellement.

La crise approche !

La question sociale se complique.

Nous rendons-nous bien compte des causes de gêne, de misère et de ruine qui, périodiquement, reviennent fondre sur nous ?

Partout, sommes-nous préparés à nous préserver de leurs funestes effets.

Savons-nous prévenir les crises.

N'y a-t-il pas des moyens de les empêcher ?

Ces questions, je vous invite à les examiner avec moi.

C'est ce que nous ferons au prochain numéro, si toutefois vous voulez bien suivre, dans les considérations qu'il entend vous soumettre sur ce sujet.

LE PÈRE L'ÉGOUINE.

SONNERIES.

Nous sommes en mesure de donner, dès aujourd'hui, à nos lecteurs, le compte-rendu exact de la dernière séance relative aux moyens à prendre pour secourir les ouvriers sans travail.

Il se peut que cette fin des débats soit supprimée dans le compte rendu officiel.

M. Ferry.—C'est avec une véritable douleur, messieurs, que nous nous sommes entendu accuser de ne rien faire pour le peuple. Ce sont là d'infâmes calomnies. (Oui ! oui !) Ainsi, une statistique que j'ai sous les yeux démontre d'une façon limpide que notre pays, qui n'avait fabriqué que 3,856 pincés-monseigneur sous l'Empire, en a fabriqué, l'année dernière, 4,817, 529. (Sensation prolongée). Qu'on vienne nous dire encore que le commerce va mal !...

M. Wilson.—Qui dit cela ?

M. Martin-Feuillée.—Je n'ai qu'un mot à ajouter aux éloquentes paroles de M. le président du conseil.

On a dit que le commerce est en décroissance. C'est une erreur. Envisageons le commerce fluvial, par exemple. La Seine, qui, en 1830, n'avait charrié, pendant les dix dernières années de République, une moyenne de 7,855.

Cris : Eh bien : alors ?

De tels chiffres, messieurs, se passent de commentaires. (Oui ! oui ! Vive la République !)

M. Tirard.—Moi, messieurs, j'ai là des documents qui prouvent aussi clairement que deux et deux font cinq (assentiment) que la ligne de Paris à Bruxelles, qui n'avait exporté que 1,175 banquiers en fuite, il y a cinq ans, c'est-à-dire sous la monarchie, en a exporté cette année 14,566, soit une différence de 29,752 en faveur de l'année dernière ! (Bravo ! bravo !) L'éloquence des chiffres, messieurs !

(M. Tirard regagne son banc et reçoit les félicitations de ses collègues).

M. Hérisson, de sa place.—Et moi, messieurs !...

Cris : A la tribune !

...Je disais donc... que j'avais à vous dire...

M. Paul Bert.—A la tribune !

M. Hérisson, à part.—Je te connais, toi ! Tu voudrais me prendre ma place... (Il se rassied.—Applaudissements).

M. Clémenceau, bondissant à la tribune.—Citoyens ! (Mouvement).

M. Tony Révillon, même jeu.—Non ! non ! c'est moi qui dois parler pour le peuple !

M. de Canessan, idem.—Un moment, citoyens !...

M. Clémenceau.—Je vous dis que c'est à moi !

M. Tony Révillon.—Jamais ! (Ils s'emploient, M. de Lanessan se jette entre eux).

M. le président.—Messieurs, rassurez-vous ! L'Officiel de demain constatera que vous avez noblement combattu pour les classes prolétariennes.

Les trois radicaux.—Bien sûr ?

M. le président, la main sur la sonnette.—Ma parole !

—Oh ! alors !...

(Les trois radicaux regagnent dignement leur place.)

Une voix à droite.—Et les ouvriers sans travail, qu'est-ce que vous en faites, dans tout cela ?

M. Waldeck.—Ils nous assomment, les ouvriers sans travail !

M. Challemel, d'une tribune.—Fusillez-moi tous ces gens-là !

M. Wilson, contrefaisant la voix d'un royaliste.—Oui, oui ! à l'eau !

M. Ferry.—Ils sont sans travail... Eh bien, de quoi se plaignent-ils ?

Plusieurs voix.—Est-ce que nous plaignons, nous ?

M. Paul Bert.— Je propose l'ordre du jour suivant :

"La Chambre, comptant sur le gouvernement pour continuer à laisser les députés sans ouvrage, s'en va dîner, en engageant les ouvriers sans travail à se serrer le ventre.—et passe au menu du jour."

Adopté.

ALERTE.

LE MOUVEMENT CORPORATIF

L'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers tient en ce moment une assemblée régionale à Lille, sous la présidence de M. Raoul Harmel, dont le dévouement ne se laisse jamais.

Samedi matin, la réunion a entendu un très intéressant rapport de M. Hauteville, président de la commission agricole, sur la situation faite à notre agriculture, l'influence déplorable qu'y ont eue les traités de commerce, les graves défauts de la condition matérielle et morale faite aux cultivateurs et aux ouvriers de la campagne. M. de Hauteville a ensuite indiqué la reconstitution de la corporation comme le véritable remède.

Ce qu'il importe de faire pénétrer dans les campagnes, c'est l'esprit de groupement, à la faveur duquel le mouvement corporatif pourra produire ses fruits. L'œuvre commence par la formation de comités et de cercles ruraux. Elle établit des réunions annexes de patrons parmi les propriétaires et les fermiers, elle encourage les œuvres paroissiales, les confréries, en un mot tout ce qui peut faire revivre l'esprit chrétien, base de toute restauration.

On peut ainsi arriver à des groupements puissamment organisés dans les régions agricoles, dont l'effet se ferait heureusement sentir dans la représentation de leurs intérêts.

Le soir, M. Harmel a étudié l'organisation pos-